



HAL
open science

Les destins croisés ou les avatars du genre en campagne présidentielle Une analyse des photographies de Libération

Jean-Claude Soulages, Louise Charbonnier

► **To cite this version:**

Jean-Claude Soulages, Louise Charbonnier. Les destins croisés ou les avatars du genre en campagne présidentielle Une analyse des photographies de Libération. Mots: les langages du politique, 2009. hal-03042255

HAL Id: hal-03042255

<https://hal.science/hal-03042255>

Submitted on 6 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les destins croisés ou les avatars du genre en campagne présidentielle Une analyse des photographies de *Libération*¹

Résumé : L'iconographie de *Libération* lors de la dernière campagne présidentielle s'est cristallisée autour de figurations évolutives du candidat UMP et de la candidate PS, ces « schématisations » étant appréhendées ici comme des lieux d'inscription d'« imaginaires » du pouvoir où les places et rôles de genre sont déjà assignés. Leur affrontement a constitué un terrain de manœuvre où la question du genre s'est résolue en clôture par une stratégie de commutation paradoxale.

Mots-clés : photographie de presse, *Libération*, imaginaires, campagne présidentielle, *gender*.

S'il existe dans la langue française un sexe faible, il l'est encore plus en politique même si la dernière campagne présidentielle suivant l'expression consacrée a fait bouger les lignes du genre. En fait, la langue, (Barthes la qualifiait de « fasciste ») le marque toujours et souvent sous les appareils obséquieux de la galanterie. Car la femme en politique s'honore encore de l'emploi en apparence ornemental mais de fait stigmatisant du prénom (Simone Veil, Martine Aubry, Ségolène Royal...) en rupture avec la dénomination ordinaire de l'homme (« Villepin, Chirac, Sarkozy ont dit... »). En définitive, les femmes ne sont toujours pas des « hommes politiques » à part entière et restent désignées au moyen d'une locution figée (prénom + nom équivalent à fille de, femme de). « Veil a déclaré que... » est inaudible en français. L'égalité et la parité entre les genres ne sauraient exister en l'absence d'égalité de traitement et de symétrie dans les dénominations du parler politique. Or, cette campagne pour l'élection présidentielle a vu surgir quelques tentatives de défigement du procédé. Des occurrences fugitives de « Royal » se sont imposées, mais sont restées exceptionnelles (en une le plus souvent ou dans des titres)... Défigement temporaire en définitive puisque le combat final a vu s'affronter une Ségo, avatar du prénom, contre un Sarko, avatar du nom ; derrière le jeu des allitérations, le prénom contre le nom. D'évidence, la parité n'existe toujours pas dans les mots du politique.

Il serait vain de chercher une parité dans les images, puisque l'image et surtout la photographie se situent du côté de l'icône et, pour la photographie, de l'icône indicielle. La photographie ne peut, à travers ce moteur de publicisation que représente la photo de presse, faire abstraction du référent et donc de l'incarnation physique et visible du genre. De plus, cette figuration médiatique est délibérément construite, mise en scène, programmée en partie par le jeu stratégique des acteurs eux-mêmes² mais encadrée surtout par l'activité médiatrice de l'organe de presse. En effet, cette dernière est le résultat d'une chaîne performative de procédés d'iconisation et de ritualisation induite par des normes subjectives et intersubjectives portées par les rédactions et les collectifs de photographes de presse. Ces routines mettent en lumière le privilège accordé à un répertoire de postures ostentatoires qui relèvent de ce qu'Erving Goffman a qualifié en son temps de « phénomènes d'hyper-ritualisation » (Goffman, 1979) qui assujettissent les images du corps biologique à une sorte de proto-langage du genre. Ces constructions identitaires fonctionnent comme des véhicules projectifs de représentations plus ou moins stables en relation avec des imaginaires du genre que la

¹ Le corpus dépouillé est constitué des journaux du titre *Libération* pour la période du 1^{er} décembre 2007 au 8 mai 2007.

² Ce jeu stratégique des acteurs politiques s'effectue aussi à partir d'une « intériorisation des routines journalistiques », d'une « intégration des modalités discursives imposées par les médias » dans leur pratique de la communication politique (Artufel et Duroux 2006, 138 et 148). Les représentations médiatiques des personnages politiques résultent de « logiques d'interdépendance entre des acteurs politiques – qui cherchent un écho à leur action – et des médias – qui veulent des faits pour informer. » (*ibid.* 139)

photographie de presse (ici celle de *Libération*³) reconduit (de façon le plus souvent insue). Et ce en marge des partis pris politiques d'un journal « de gauche » connu pour ses critiques parfois virulentes à l'égard de Nicolas Sarkozy et s'étant résolu à soutenir la candidate socialiste.

L'iconographie proposée va se sédimenter durant toute la période autour de figures plurielles du genre qui s'agrègent pour participer à la construction identitaire du candidat ou de la candidate. Ces figurations évolutives sont la résultante d'un jeu subtil d'amplification des comportements des acteurs eux-mêmes et de leur reformulation sous forme de « schématisations » opérées par les journalistes. Pour Alain Berrendonner, derrière le terme de schématisation, « il y a l'idée que le discours n'a pas pour fonction de restituer le tableau vérifonctionnel de quelque réalité préexistante, absolue et indépendante de lui, mais plutôt d'imposer ses propres objets, en construisant une fiction conceptuelle originale, provisoire et évolutive. » (Berrendonner 1997 : 220) Ainsi, plutôt que de considérer les photographies de presse comme de simples reflets de la réalité, il nous semble plus pertinent de les envisager comme autant d'interprétations de cette dernière, comme des lieux d'inscription d'« imaginaires », au sens où Patrick Charaudeau entend ce concept : « L'imaginaire n'est pas, comme le laisse entendre son emploi courant et le dictionnaire dans sa première acception, ce qui s'oppose à la réalité, ce qui est inventé de toutes pièces [...]. L'imaginaire est effectivement une image de la réalité, mais en tant que cette image interprète la réalité, la fait entrer dans un univers de significations ». (Charaudeau, 2005 : 158)

Ces « interprétations de la réalité » se présentent ici comme des énoncés collectifs. Une photo publiée incarne nécessairement le « précipité » d'une longue chaîne de choix et de compromis (co-construite par l'agenda des acteurs politiques, de la rédaction, des journalistes, des photographes, etc.) qui fait entrer la réalité dans un univers de significations circonscrit par une série d'attentes relatives à la personne et au genre des deux candidats. Ces « significations imaginaires sociales » (Castoriadis, 1975) se présentent comme des facteurs d'activation qui puisent dans des « savoirs de croyances » (Charaudeau, 2004) et sont de plusieurs ordres. Certaines ont été réactivées à l'occasion de la dernière élection présidentielle qui fut aussi accessoirement celle d'un genre.

1. Les imaginaires du genre

Nicolas Sarkozy ou la figure de l'engagement

En début de campagne, le candidat de l'UMP est en synergie avec un imaginaire de la « virilité tranquille » en rupture manifeste avec son passé médiatique de ministre de l'Intérieur hyperactif. Cette schématisation s'incarne dans des séries de compositions individuelles qui constituent des poses feintes ou « volées », ce qu'Eliséo Veron regroupe sous le terme de « rhétorique des passions » (Veron, 1994) ; la mimique récurrente de fermeture du visage, de repli intérieur qui peut se développer en masque introverti trahissant la préoccupation (fig. 1), l'attention, la concentration et la pose quasi-académique du sérieux (fig. 2).

³ Les auteurs de la majeure partie des photographies de notre corpus sont des journalistes indépendants travaillant pour *Libération*, Laurent Troud pour Nicolas Sarkozy et Sébastien Calvet pour Ségolène Royal.



Fig. 1 – 22 mars 2007
Photo Charles Plateau – Reuters



Fig. 2 – 17 et 18 mars 2007
Photo Laurent Troude

De temps à autre, le candidat est saisi dans un intermède de gestuelle régulatrice, l'ajustement de sa cravate, tic rituel d'autocorrection⁴ mais aussi d'anticipation de l'homme public prêt à passer à l'action. Sur un plan plus stratégique, cette posture étudiée s'inscrit dans sa tentative de recouvrement de l'ethos pré-iconique⁵ anxigène qu'il s'efforce de mettre à distance (fig. 3 à 6).



Fig. 3 – 18 avril 2007 Photo Laurent Troude



Fig. 5 – 7 et 8 avril 2007 Photo Laurent Troude



Fig. 4 – 29 mars 2007 Photo Laurent Troude



Fig. 6 – 5 et 6 mai 2007 Photo Laurent Troude

Certaines photographies témoignent d'une dynamique beaucoup plus extravertie, à travers l'interpellation par un geste de la main, capturée au vol dans les coulisses d'un *meeting*

⁴ « Il se contrôle de manière permanente », constate Joseph Messinger (Messinger 2006, 344).

⁵ En transposant les catégories utilisées par Dominique Maingueneau pour le discours, on nommera « ethos iconique » l'image de soi que l'on tente de construire à travers des représentations. L'utilisation de l'expression « ethos pré-iconique » renvoie à l'image préalable édifée au fil des représentations. Par la diffusion de photographies officielles, un candidat va ainsi chercher à confirmer ou à rectifier cet ethos pré-iconique, cette représentation véhiculée préalablement par des images. Ainsi, parallèlement à sa volonté de modifier radicalement son ethos pré-discursif (avec son fameux discours d'investiture comme candidat de l'UMP lors duquel il a martelé « j'ai changé »), Nicolas Sarkozy a tenté de changer l'image qu'il donnait de lui en maîtrisant son agitation, ses tics faciaux, son *stress* apparent. Faisant preuve d'une hypercorrection allant dans le sens d'un adoucissement et d'un apaisement, il s'est heurté à une stratégie royaliste étonnamment offensive contre laquelle il est resté démuné.

(fig. 7), ou bien à travers un rire explicite et démonstratif, adressé à l'audience (fig. 8). Les pièces de ce puzzle une fois rassemblées recomposent la figure de *l'homme pressé*⁶ qui se construit dans l'interaction avec les autres et sous le feu des médias (fig.8).



Fig. 7 – 3 avril 2007 Photo Laurent Troude



Fig. 8 – 14 janvier 2007 Photo Laurent Troude

Une seule photographie (fig. 9), à la fin de la campagne, évoque le repos solitaire voire l'épuisement, les yeux fermés, dans une posture de relâchement dé-virilisé, d'« absorption » (Fried, 1990).



Fig. 9 – 23 avril 2007 Photo Laurent Troude

Les compositions collectives font fréquemment écho à la figure du clan, celle du chef accompagné de sa garde rapprochée de fidèles ou de groupes d'hommes, tenant les autres à distance du *leader* (fig. 10). Qu'il s'agisse des hommes de main ou de la main du parrain, la photographie de *Libération*, relayée par les titres, se détache du référent anatomique et métonymique pour en faire le signifiant d'une « main mise », d'une emprise tentaculaire, arbitraire et autoritaire⁷ (fig. 11 et 12).



⁶ « Sarkozy, l'homme (trop) pressé » n° 89 des *Dossiers du Canard Enchaîné*, octobre 2003.

⁷ Cette schématisation opère comme une figuration de l'autorité - une valeur affichée de façon récurrente par Nicolas Sarkozy. (Charaudeau 2008, 24). A propos de la gestuelle autoritaire de Nicolas Sarkozy (fig.7, 11, 12), Georges Vigarello analyse : « Elle est faite de mouvements tranchants, d'attitudes déterminées. Elle se glisse dans les autorités oubliées. Elle en est même la fidèle « mimographie ». Les discours la mettent en scène : épaules bougeant et rappelant l'impatience, mains battant l'espace pour mieux définir l'horizon, index se pointant pour mieux fixer l'adversité, poings se fermant pour mieux dire la détermination. Le corps, ici encore, surabonde d'activité bouillante, explosive et contrôlée à la fois » (Vigarello 2007, 18).

Fig. 10 – 19 décembre 2006 Photo Laurent Troude

Fig. 11 Photo Sébastien Calvet et 12 Photo
Laurent Troude – 28 et 29 avril 2007

La figure du parrain est mobilisée par différents clichés faisant référence au film de Martin Scorsese, *Le Parrain*, et ce, par divers procédés convergents. Plusieurs éléments contribuent à réactiver cet imaginaire cinématographique : un titre jouant sur la polysémie du mot « parrain » (politique et/ou mafieux) (fig. 13) ; un champ lexical de la criminalité (Nicolas Sarkozy « flingue », « règle ses comptes avec », « a sabordé », « a dégainé », « a explosé », etc.) ; une mise en scène déployant autour de la photographie un scénario (« Je n'irai pas là où la gauche me donne rendez-vous », « Sarkozy s'exfiltre du ministère de l'Intérieur ») opérant une narrativisation de la scène photographiée (fig. 14) ; ou encore des procédés d'inter-iconicité inscrivant là encore les clichés dans une mise en récit avec, par exemple, l'arrivée (fig. 15) et le départ (fig. 16) du clan. Dans ces schématisations, le candidat n'apparaît jamais comme le membre solidaire d'un groupe, mais toujours comme le centre et la finalité même du rassemblement. C'est son incursion dans de multiples territoires et surtout sa personne qui font événement.



Fig. 13 – 7 mars 2007 Photo Jean-Loup Gautreau – AP Fig. 14 – 26 mars 2007 Photo Philippe Wojazer - AFP



Fig.15 Photo Thomas Coex – AFP et 16 Photo Laurent Troude – 5 et 6 mai 2007

Ségolène Royal ou la figure du détachement

Une photographie de Ségolène Royal convoque une construction stéréotypée et symbolique du genre : un gros plan sur ses chaussures à talons encadrant une rose coupée gisant à terre (fig. 17). Figuration quasi prémonitoire du destin de la candidate.



Fig. 17 – 7 et 8 avril 2007 Photo Sébastien Calvet

Le plus souvent, les compositions photographiques individuelles de la candidate sont marquées par une centration sur son sourire⁸ ; comme si « la rhétorique des passions » « féminine » était circonscrite à ce procédé de mise à distance qu’incarne le fait de sourire. Le choix récurrent de ce rictus imperméable aux états d’âme semble accréditer la finalité et la fonction quasi décorative du visage comme de l’acteur féminin en politique. Le sourire de Ségolène Royal s’accompagne souvent d’une posture du corps en retrait, tête en arrière, les bras le long du corps, posture à la fois de relaxation, d’attente figée mais aussi de détachement renforcé par le regard autocentré et « introspectif »⁹ (Messinger 2003, 160) du personnage (fig. 18 à 20) : elle « expose sa beauté » (Messinger 2006, 333).



Fig. 18 Photo Mahmud Hams – AFP
4 décembre 2006



Fig. 19 Photo Sébastien Calvet
19 mars 2007



Fig. 20 Photo Sébastien Calvet
30 avril 2007

Dans les compositions collectives, la candidate est rarement inscrite dans une séquence actionnelle. Ségolène Royal est plutôt saisie en posture d’attente, en retrait dans un contexte public (dans les « coulisses » pour reprendre l’expression de Goffman) et dans des attitudes autocentrées (fig. 21). En extérieur, elle fait manifestement toujours partie d’un groupe (de femmes, de salariés, de militants, etc.), sans garde rapprochée ostentatoire. Elle est intégrée dans l’événement, elle semble y participer non pas sur le mode de l’interaction avec le public mais plutôt en empathie avec celui-ci, sur le mode de la communion. Elle est littéralement et symboliquement portée par les gens qui la soutiennent dont les pancartes tenues à bout de bras supportent explicitement la femme candidate (« Pour nous, c’est elle »¹⁰). Contrairement à la figuration de Nicolas Sarkozy conjuguée par *Libération* à la forme active, la candidate du

⁸ « Ses dents (sont) joliment blanches et désormais bien alignées. Impossible de ne pas les voir : elle sourit en permanence, à l’approche d’un objectif photographique ou d’une caméra » (Malouines et Meeus 2007, 23).

⁹ Pour Joseph Messinger, le regard introspectif correspond à une « écoute attentive » et « installe une barrière de défense ». (Messinger 2003, 160).

¹⁰ Extrait de l’article : « Aurélie Filipetti, fraîche recrue du clan Royal, ancienne Verte, l’a ralliée aussi pour ça : “ C’est une femme et c’est cette femme. Une femme en position d’être élue, c’est déjà en soi révolutionnaire, puisque la présidence est l’archétype du patriarcat. Cette femme, de gauche, dont le féminisme est lié à son histoire personnelle. ” »

parti socialiste est plutôt mise en image à la forme passive : elle est appelée par le public, poussée par lui¹¹, tenue par le bras ou guidée par la main (fig. 22 et 23).



Fig. 21 – 6 décembre 2006

Photo Sébastien Calvet

Fig. 22 – 5 et 6 mai 2007

Photo Sébastien Calvet

Fig. 23 – 27 et 28 octobre 2006

Photo Eric Feferberg - AFP

2. Les imaginaires du pouvoir

Les représentations de Nicolas Sarkozy sont celles de l'acteur politique marchant inexorablement vers son but, toujours en mouvement, entouré de sa garde rapprochée, accomplissant une sorte de trajectoire scénarisée dans un social déjà balisé et institué (visite de sites, manifestations programmées, etc.)¹², performant son pouvoir (sa compétence) politique¹³ (Maigret 2008, 94-95). S'il est à l'arrêt, c'est pour faire face résolument à des obstacles, saisi dans des postures d'interaction ou de confrontation (fig. 24) et d'affrontement (discussions animées, débats dans la foule).



Fig. 24 – 3 avril 2007 Photo Laurent Troude

La seconde schématisation de l'acteur politique en public, plus présente manifestement à la fin de la campagne, est celle plus débonnaire, de l'orateur, debout, les bras baissés, montrant les paumes des mains, figure quasi christique qui se confondrait avec une parade de non agression destinée à éveiller la confiance (fig. 25 à 27). Or, la mise en scène de cette posture pacifique et apaisante semble relever de cette même visée stratégique de contre

¹¹ Les propos qu'elle peut tenir par ailleurs corroborent cette image de la femme portée par l'élan du peuple : « je réfléchis dans ma tête à ce souffle nouveau qui me pousse. C'est le peuple qui m'a faite, qui a écrit cette histoire » (entretien intime avec trois journalistes, dans sa maison, *Le Monde* du 21/02/07 rapporté dans Charaudeau 2008, 49).

¹² « Il se propulse sur la piste rectiligne de la présidentielle (...) L'assaut est donné sur le Décathlon de Villeneuve-d'Ascq, son rayon vélos (...). C'est ainsi que la légende quotidienne s'écrit au pas de course. » *Libération*, 3 avril 2007

¹³ A propos de la performativité dans le discours politique, Eric Maigret affirme qu'elle se compose en partie d'une « série d'opérations corporelles et langagières, de "performances", chargées de définir » le personnage politique. (Maigret 2008, 94-95). Ces figurations de l'homme politique volontaire marchant avec énergie et conviction vers un but constituent une démonstration de force, une preuve de sa compétence à exercer le pouvoir politique.

argumentation (offrande de sa personne¹⁴ – « laissez venir à moi les fidèles croyants » – et non de la prise du pouvoir à tout prix) face au dire circulant sur le volontarisme de l'acteur politique et à son ethos pré-iconique teinté d'agressivité, la figure du Christ venant s'inscrire en contrepoint de celle de Judas (« le traître balladurien »).



Fig. 25 – 7 mai 2007
Photo Laurent Troude



Fig. 26 – 23 avril 2007
Photo Laurent Troude



Fig. 27 – 18 avril 2007
Photo Laurent Troude

A travers ces schématisations récurrentes, se sédimentent les figures charismatiques du chef ou du tribun. L'incarnation accomplie du *leader* faisant face au peuple ou bien s'élevant au dessus des citoyens.

Les schématisations de la candidate sont celles de la femme solitaire immergée dans un groupe informel ou au milieu du peuple en marche, le plus souvent sans encadrement ostentatoire, saisie dans un mouvement plutôt de déambulation sans trajectoire déterminée (une sorte de balade en France). Certaines de ces figurations sont autant de traces résiduelles du discours de Ségolène Royal relatif à la « démocratie participative » qui se propose de ménager une place plus grande aux citoyens, aux « gens », dans le débat politique. La proposition de rectification d'une relation trop dissymétrique entre gouvernant et gouvernés au profit du premier a pour corollaire un certain effacement confiant du personnage politique devant la volonté du peuple – un effacement mis en scène par ces photographies.

Ces figurations débouchent parfois sur une posture de quasi-électron libre : une effigie tirée par son destin (hors champ), acclamée et réclamée par son public. Un cliché (fig. 28) la montre en train d'accéder à l'estrade en pleine lumière. Elle se dirige vers un hors champ d'où semblent résonner les clameurs de la foule qui attend l'apparition d'une candidate en route vers le pouvoir présidentiel. À gauche, dans l'ombre, des associés, photographes, organisateurs regardent en direction de la candidate qui vient de gravir les marches menant en haut de l'estrade, lieu du pouvoir situé symboliquement en hauteur. Ségolène Royal est figurée dans ce moment et ce lieu de transition entre la personne et le personnage politique, entre la parole singulière et la parole politique, entre l'indistinction individuelle et la distinction politique. Le court escalier que gravit la candidate est l'espace symboliquement fort d'une transformation invisible, un entre-deux où commence à s'effectuer l'incarnation d'un pouvoir en marche ; celui de présidente potentielle avec ses attributs féminins (talons, cheveux longs, tailleur blanc). Elle se tourne vers cet ailleurs spatialement et symboliquement supérieur. Champ et hors champ sont inversés, *Libération* refusant ainsi de se plier au jeu médiatique du parcours photographique imposé, et préférant un discours de déconstruction et d'augmentation de la réalité à une simple réflexion de celle-ci. Est montré ce qui est habituellement caché : ce qu'il y a autour de l'estrade, les coulisses de la scène politique. Est

¹⁴ Joseph Messinger analyse cette posture des mains dite « en supination » : « Les paumes sont dirigées vers le haut. Ce sont les mains en offrande. Elles révèlent un tempérament généreux de la part d'un individu coopératif et convivial. L'attitude est évidemment qualifiante pour l'image publique du locuteur. » (Messinger 2003, 384-385)

caché ce qui est conventionnellement montré : la scène politique. Le hors champ est ici un espace des possibles, gonflé de promesses. Cette photo semble symboliser l'ascension politique de Ségolène Royal, son passage de l'ombre à la lumière, de l'anonymat à la possible distinction suprême. Elle est représentée à un moment charnière où s'effectue une transfiguration de la femme en candidate capable de devenir présidente. Elle est montrée en train de gravir les marches vers un pouvoir qui semble l'appeler et auquel elle répond affirmativement mais machinalement par un sourire.



Fig. 28 – 23 avril 2007 Photo Sébastien Calvet

Une campagne présidentielle s'apparente à une pièce de théâtre en plusieurs actes où évoluent des personnages. Le cadre ouvert par la photographie sur la page de journal forme la scène rectangulaire où se déroule le spectacle politique. En même temps qu'il accède à l'estrade du *meeting*, lieu symbolique du pouvoir¹⁵, le personnage politique se voit ouvrir l'arène médiatique rectangulaire que forme le cadre de la photographie¹⁶. Entrer en scène c'est entrer dans un cadre dont l'accès est réglementé et surveillé. C'est pénétrer un *templum* (Charbonnier, 2007) d'où l'on va être contemplé et écouté. L'estrade est le lieu de la parole autorisée, légitime. Le rectangle de l'estrade, redoublé par celui de la photographie, opère une sélection et une mise en scène des sujets politiques : seuls ceux qui sont en campagne pour le pouvoir présidentiel peuvent et doivent (selon un impératif de visibilité, puisque *Gouverner c'est paraître*¹⁷) prendre place au sein de cette arène médiatique et s'y donner en spectacle, offrant en pâture leurs personnages démultipliés dans un simulacre sacrificiel et une orgie d'images.

A la figure du parrain construite par *Libération* pour Nicolas Sarkozy répond celle de l'écolière pour la candidate du parti socialiste désignée « Première » de la classe, le bras levé, lors de l'investiture (fig. 29). Dans le quotidien, la course à la présidentielle est à plusieurs reprises assimilée dans le cas de Ségolène Royal à un examen scolaire : elle doit faire ses preuves, passer l'équivalent d'un bac auquel on attribue la valeur d'un rite de passage initiatique. Derrière une table, face à un public transformé en jury, « Royal se rattrape à l'oral » (fig. 30). Même principe pour cette étudiante que l'on met à l'épreuve (fig. 31), cette fille à la pose hésitante, bancale, au geste d'enfant timoré. La candidate est sommée de rendre

¹⁵ « La figure du Roi est la plupart du temps identifiable par voisinage spatial et distance sociale, (...) « Dis-moi où tu es, je te dirai qui tu es » : ce principe définirait la construction de l'identité du Monarque dans l'espace de présentation de la représentation de son histoire ; plus précisément, « Montre-moi où tu es, fais voir où est ta figure, je dirai ton nom ». La présentation de la figure du Roi au plan iconique fait dire le Monarque ; elle fait nommer son nom. » (Marin, 2005)

¹⁶ Pour Eric Maigret, « l'ajustement à l'hypermédiatisme signifie la fin de la métaphore de la "scène politique" : la vie politique est désormais de façon littérale et non plus figurée une scène, au sens le plus théâtral du mot, un plateau où effectuer des performances. » (Maigret 2008, 129)

¹⁷ Selon le titre de l'ouvrage de Jean-Marie Cotteret, *Gouverner c'est paraître* (2002). L'anthropologue Georges Ballandier (1992) décrit cette "théâtralisation du pouvoir" comme un exercice de "transfiguration mystique", mobilisant mythes, symboles, rites, et dont aucun pouvoir ne "peut faire l'économie".

des comptes, ce que l'on fait rarement avec des *hommes* politiques, ou plutôt ce que les journalistes politiques en France ne font pas ou omettent de faire. Or, avant que la femme Ségolène Royal ne commence à envisager à accéder à la fonction suprême, on lui demande déjà des gages sur ses capacités à faire fonction de, en éludant son passé et son expérience politique. Alors que son adversaire principal, dispensé de telles épreuves (et de l'inventaire de son passif), est d'évidence par nature doté de cette légitimité politique (biologique). Pour obtenir cette compétence symbolique, il n'a tout simplement qu'à déployer l'assurance naturelle du mâle, ce qu'il peut faire tous les matins en se rasant.



Fig. 29
17 novembre 2006



Fig. 30
20 février 2007



Fig. 31
5 février 2007

Photo Sébastien Calvet Photo Sébastien Calvet

Dans d'autres photographies s'impose une forme de schématisation où Ségolène Royal est l'élève (ou la femme-enfant) qui a besoin d'être épaulée, aidée, secourue (fig. 32), qu'on tient par la main (fig. 23), qui chante une chanson ou bien encore qui récite sa leçon. Des clichés insolites de la candidate la montrent, tour à tour, en écolière attentive (fig. 33) ou dissipée (fig. 34), prise en « flagrant délit » (Landowski, 2007) de bavardage.



Fig. 32
10 et 11 février 2007
Photo Sébastien Calvet



Fig. 33
2 février 2007
Photo Robert Pratta – Reuters



Fig. 34
17 et 18 mars 2007
Photo Sébastien Calvet

Cette schématisation contraste, en fin de campagne, avec une posture publique de tribun, les bras levés de style gaullien qui symboliserait cette union avec le peuple de la « mère patrie » (fig. 35). Figuration matriarcale, mais réactivant curieusement dans la mémoire discursive celle du patriarche gaulliste.



Fig. 35 – 26 mars 2007 Photo Franck Perrogon

Paradoxalement, ici, les trajectoires des deux candidats semblent commuter. Manifestement, Nicolas Sarkozy, en adoptant lui aussi en fin de campagne une figure inédite, celle du repli en public, en gommant une partie de son passé de tribun populiste, en apparaissant sous les figures de l'offrande de son corps (bras baissés), se glisse dans une posture plus féminine. Il n'a d'ailleurs jamais pris à parti directement son adversaire durant la campagne (démarrant tout l'arsenal machiste attendu). Ce glissement des rôles attendus a fonctionné jusqu'au bout puisque, dans le débat télévisé final, c'est Ségolène Royal qui est apparue agressive alors que le candidat demeurait pacifique et jamais offensif même lorsqu'il était attaqué explicitement.

3. Les Imaginaires de la transcendance

Nicolas Sarkozy et l'Histoire

L'imaginaire ici serait celui de l'image du chef, du guide qui traverse et arpente l'espace social, qui quadrille le territoire avec son armée et cristallise du même coup un imaginaire national (Anderson [1996] 2002), une transcendance du côté de l'Histoire et de l'histoire des conquêtes (fig. 36 et 37), celle de l'homme d'action qui aspire depuis toujours au pouvoir d'où la convocation récurrente de la figure guerrière de Napoléon. Cet imaginaire viril ouvre la porte, dans le champ politique, à toutes les métaphores de la lutte pour la domination et la soumission. Dans ce paysage darwinien, le candidat Sarkozy a fait ses preuves et a été reconnu comme le mâle dominant, celui qui a réussi à mettre en fuite tous ses rivaux (Juppé, Chirac, Villepin, etc.). Il ne lui reste, en définitive, qu'un seul adversaire qu'il va petit à petit découvrir : Elle. Et surtout à travers elle, lui-même, avec qui, durant la campagne, il a su fort adroitement composer.



Fig. 36 – 10 et 11 mars 2007
Photo Laurent Troude



Fig. 37 – 3 avril 2007
Photo Laurent Troude

Ségolène Royal et la Providence

Libération fait porter à Ségolène Royal le masque de la Madone (fig. 38 et 39) qui sourit, celle que tous louent et attendent¹⁸ et qui attend elle aussi paradoxalement que le peuple vienne à elle. Ce sont des images fréquentes d'arrivée et d'apparition de la dame en blanc, « Marianne Royal »¹⁹ (fig. 40) qui descend au milieu du peuple et déambule, comme le Christ avec ses disciples, pouvant exercer à l'occasion son pouvoir thaumaturge²⁰ (fig. 41), même si la Vierge peut incarner ici aussi le tribun gaullien renouant ainsi directement avec le peuple et avec la figure historique et mythologique de Jeanne d'Arc. Ici la transcendance serait de l'ordre de la Providence, la bonne personne, la personne juste envoyée par le destin et portée par un « souffle mystique » (Charaudeau 2008, 57-58). En définitive, cette trajectoire iconisée correspond en partie à la trajectoire politique de la candidate, candidate-surprise du parti, élue divinement par le peuple des militants²¹, candidate auto-instituée comme providentielle. Mais cette schématisation discontinue correspond aussi au scénario de l'arrivée inopinée de l'intrus, à la trajectoire incontrôlable et incontrôlée²² de celle qui surgit comme un chien dans un jeu de quilles, la fille impertinente, « insoumise »²³ s'invitant pour prendre part au jeu réservé aux garçons.



Fig. 38 – 20 février 2007
Photo Sébastien Calvet



Fig. 39 – 23 avril 2007
Photo Sébastien Calvet



Fig. 40 – 24 et 25 mars 2007
Photo Eric Franceschi



Fig. 41 – 21 février 2007
Photo D.R

¹⁸ « Reportage sur les traces de Ségolène Royal, qui a arpenté le centre du pays, confrontant son image de madone aux regards des Français. » ou encore « c'est l'Ave (Ségolène) mania » peut-on trouver dans le *Libération* du 6 avril 2007.

¹⁹ *Libération* du 24 mars 2007

²⁰ Les quatre clichés sont accompagnés de légendes. Celle de la photographie « testimoniale » (Veron, 1994) qui se situe en bas à droite atteste : « 21h14. Bernard Boutron, atteint de sclérose en plaques, a les larmes aux yeux. Royal s'avance vers lui et lui touche le bras. » On pourrait aussi y voir « la confirmation du stéréotype de la bonté et de la compréhension comme qualités typiquement féminines » (Maigret 2008, 64) : un imaginaire du genre dans lequel puise aussi *Libération*, en sus de l'imaginaire religieux - une schématisation se surimposant ainsi à l'autre.

²¹ « Je suis la candidate du peuple ! », s'exclame Ségolène Royal le lendemain de sa désignation par les militants du PS (rapporté dans Malouines et Meeus 2007, 162).

²² « (...) elle échappe au contrôle de son équipe. "Ingérable, capable de tout bazarder au dernier moment", comme dit un proche ? » interroge le *Libération* du 6 avril 2007.

²³ Malouines Marie-Eve, *Ségolène Royal, l'insoumise*, Paris, Fayard, 2007.

A certaines occasions, la gestuelle de la candidate se fait religieuse avec des postures de la main arrêtées par la photographie évoquant la bénédiction (fig. 42) ou revisitant des épisodes bibliques (le *Noli me tangere* et saint François recevant les stigmates) par un palimpseste photographique révélant l'instant où les traits de Marie Madeleine se superposent à ceux du Christ et du saint (fig. 43)²⁴. Les articles semblent réinvestir plusieurs épisodes bibliques comme celui de la Cène : « elle s'attable avec des élèves. Journalistes - vidéos et photos proscrites - à côté. "Ils n'entendent rien, mais ils ont le sentiment de partager son repas », dit son entourage" ou encore « Face aux journalistes, façon Cène, elle attend. Aux Judas de service, qui lui sortent un "on vous dit pas assez précise", elle glisse un "ça dépend pour qui". Aux fidèles supposés (...) elle (...) sert un sermon (...). Elle a une panoplie d'intouchable. » Autre épisode, celui de la traversée de la mer Rouge : « "Elle se fout des médias, veut croire un journaliste. On n'existe pas". Même quand des Michelin, inquiets pour leur avenir, interpellent un conseiller et que, message passé, elle fend la foule à leur rencontre? "Trop fort", lâche un syndicaliste, comme touché par la grâce... ». Ou encore : « Un couple de paysans : "On dirait qu'elle marche sur l'eau". »²⁵



Fig. 42 – 5 et 6 mai 2007
Photo Sébastien Calvet



Fig. 43 – 4 mai 2007
Photo Sébastien Calvet

En publicisant la question du genre, plus concrètement, celle des identités publiques de genre, la dernière campagne présidentielle a contribué à élargir durablement les frontières de la définition franco-française de l'acteur politique. Sans doute la singularité de la médiatisation des deux candidats (pour la première fois une femme et par contre coup un homme, avec en arrière plan, pour les deux protagonistes, la question lancinante du couple) a-t-elle constitué un facteur clé dans cet apprivoisement de la personne privée des politiques dont témoigne la presse française (porosité de l'espace privé, rupture, divorce, mariage du Président, etc). Rien d'étonnant dès lors à cette "peopolisation" de la presse politique post-campagne puisque la politique s'était déjà ouverte à la question privée en campagne.

L'espace médiatique en ouvrant cette ligne de partage des identités sexuées en politique, n'a fait que réverbérer et réactiver certains univers de significations ou savoirs de croyances qui croisent la question du genre et du Pouvoir. Certes, on peut convenir que des photographies isolées, hors contexte et sans ancrage linguistique ne font pas sens. Autrement dit, leur lecture est laissée au libre-arbitre des orientations interprétatives de leurs spectateurs-

²⁴ Joseph Messinger voit dans cette posture gracieuse et délicate de la main « un signal éminemment féminin qui adoucit le style du tribun un peu rigide ». (Messinger 2006, 332)

²⁵ Extraits du *Libération* du 6 avril 2007.

lecteurs. Elles s'offriraient pour reprendre l'expression de Roland Barthes (Barthes, 1982) comme « des messages analogiques sans code » s'inscrivant dans un champ symbolique. Or pour ce faire, elles doivent activer un cadrage communicationnel et mobiliser une encyclopédie commune. En d'autres termes, cet encadrement est la résultante de la convocation d'une pratique sociale, d'un contrat de communication et de buts d'actions reconnus. Ici le champ du politique et la finalité actionnelle d'accession au pouvoir des acteurs, enchâssés dans un discours journalistique surplombant. D'où ce dialogisme incessant entre les agissements ou les paroles des candidats et les discours d'escorte produits par les acteurs médiatiques. Or, les formes de schématisation qui en ont résulté, comme nous l'avons vu, sont puisées dans la matrice commune des imaginaires de savoirs de croyances où les places et les rôles de genre (Soulages, 2004) sont déjà assignés ; les hommes agissent (en groupe), les femmes attendent (seules, en souriant), les hommes savent où ils vont, les femmes l'ignorent, mais sourient toujours...

Même si, durant la campagne, les deux candidats se sont institués en personnes singulières et dans le même temps en porte-drapeau de communautés de citoyens, l'un en rupture, l'autre en rivalité ou en détachement, leur affrontement a constitué un terrain de manœuvre sur lequel s'est jouée la question des identités sexuées et de l'incarnation (au sens charnel) des imaginaires du Pouvoir. Avec, paradoxalement en fin de campagne, deux postures parallèles de dénégation et une inversion dans les dialogues des rôles : « je ne suis pas l'homme que vous craignez, je ne suis pas la femme que vous imaginez ! ». Comme si cette question du genre débouchait sur une impasse et se résolvait provisoirement par l'intermédiaire d'une stratégie d'esquive. Or, comme nous avons pu le constater à cette occasion, si la médiatisation du politique est désormais visitée par la question des identités de genre, ce n'est sans doute qu'un commencement et, sommes toutes, qu'un épiphénomène puisque l'espace privé lui-même est aussi un espace traversé par la lutte politique.

Jean-Claude Soulages, Louise Charbonnier, ELICO.

Equipe Lyonnaise des chercheurs en information-communication

Références

- ANDERSON Benedict, *L'Imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, [1996], Paris, La Découverte, 2002. 1^{ère} parution original en 1983 sous le titre *Imagined Communities*.
- ARTUFEL Claire, DUROUX Marlène, *Nicolas Sarkozy et la communication*, Editions Pepper, 2006.
- AUGÉ Marc, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Aubier/Champs Flammarion, 1994.
- BARTHES Roland, *L'obvie et l'obtus*, Paris, Seuil, 1982.
- BERENDONNER Alain, « Schématisation et topographie imaginaire du discours », in MIEVILLE Denis et Alain BERENDONNER (éd.), *Logique, discours et pensée. Mélanges offerts à Jean-Blaise Grize*, Bern, Peter Lang, 1997, p. 219-227
- CASTORIADIS Cornélius, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975
- CHARAUDEAU Patrick, (dir.) *La voix cachée du tiers. Des non-dits du discours*, Paris, L'Harmattan, 2004
- CHARAUDEAU Patrick, *Le discours politique. Les masques du pouvoir*, Paris, Vuibert, 2005
- CHARAUDEAU Patrick, *Entre populisme et peopolisme. Comment Sarkozy a gagné !* Paris, Vuibert, 2008
- CHARBONNIER Louise, *Cadre et regard, généalogie d'un dispositif*, Paris, L'Harmattan, 2007

- COTTERET Jean-Marie, *Gouverner c'est paraître : réflexions sur la communication politique*, Paris, PUF, 002
- Esprit*, 339, « Qu'est-ce que le sarkozysme ? », novembre 2007
- FRIED Michael, *Absorption and Theatricality. Painting and Beholder in the Age of Diderot*, Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1980. Traduction française C. Brunet : *La Place du Spectateur*, Paris, Gallimard, 1990
- GOFFMAN Erving, *Gender advertisements*, New York, Harper, 1979
- LANDOWSKI Eric, « Flagrants délits et portraits », A. Semprini (dir.), *Analyser la communication*, 2, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 89-126
- MAIGRET Eric, *L'Hyperprésident*, Paris, Armand Colin, 2008
- MALOUINES Marie Eve et MEEUS Carl, *Ségolène Royal, l'insoumise*, Paris, Fayard, 2007
- MARIN Louis, *Politiques de la représentation*, Paris, Kimé, 2005
- MESSINGER Joseph, *Ces gestes qui manipulent, ces mots qui influencent*, Paris, Editions First, 2003
- MESSINGER Joseph, *Les gestes des politiques*, Paris, Flammarion, 2006
- MIEVILLE Denis et Alain BERENDONNER (éd.), *Logique, discours et pensée. Mélanges offerts à Jean-Blaise Grize*, Bern, Peter Lang, 1997, p. 219-227
- SOULAGES Jean-Claude, « Le genre en publicité ou le culte des apparences », *MEI* n° 20, Paris VIII, L'Harmattan, 2004, p. 51-60
- VERON Eliséo « De l'image sémiologique aux discours. Le temps d'une photo », *Hermès* n°13-14, 1994, p. 45-64
- VIGARELLO Georges, « Ce monde où l'on court », *Esprit*, 339, « Qu'est-ce que le sarkozysme ? », novembre 2007, p. 15-19